

ARCADI VOLODOS

INTERVIEW PARIS | 2nd January 2020

LE FIGARO

Arcadi Volodos: «Ce que je joue est le reflet de mon être»

Par Benjamin Puech



«Je ne dis rien d'intéressant dans les interviews ; ma musique parle bien plus que mes mots.» Arcadi Volodos n'a raison que dans la seconde moitié de sa phrase: son clavier parle plus que les mots. S'il est l'un des pianistes les plus célèbres de la planète depuis qu'il a remplacé Martha Argerich en 1996 au Carnegie Hall de New York, le maître russe en est aussi l'un des plus humbles. Volodos, qui a enregistré la *Sonate n° 20* de Schubert cette année, jouera Liszt et Schumann au Théâtre des Champs-Élysées, le 8 janvier. À 47 ans, cet artiste singulier semble se trouver au midi de la vie. Rencontre avec un poète, voyageur immobile qui s'élève dans le

silence des montagnes madrilènes, où il a élu domicile.

LE FIGARO. - Les lumières sont très faibles durant vos concerts. Pourquoi?

Arcadi VOLODOS. - Notre époque est trop visuelle. Notre génération veut toujours tout voir. Je demande à baisser les éclairages parce que je ne veux pas que le public se laisse distraire par le pianiste. Qu'il puisse mieux se concentrer sur la musique. Elle est faite pour être jouée et écoutée. Pas pour être vue. Ni pour en parler, d'ailleurs...

Vous fuyez les lumières et les médias...

Je ne goûte en effet pas beaucoup la présence médiatique. Et j'observe un tel niveau spirituel chez les grands compositeurs qu'il me semble interdit de faire du marketing avec leur musique.

Vous enregistrez peu, vous ne vous laissez jamais dicter un programme. Cette liberté est-elle difficile à atteindre?

Pour être libre, il faut se débarrasser de toute ambition. Aucune n'est saine. Être une star et être un musicien n'ont rien à voir. Les premiers ne sont que des produits de marketing. Beaucoup, artistes ou non, souffrent à cause de cela: ils veulent trop réussir. La vraie liberté se situe à l'intérieur de soi.

La clé de la réussite, en musique et dans la vie, est donc de suivre sa propre voie?

Trop de compromis vous éloignent de vous-même. Mais il faut du temps pour saisir qui l'on est et ce que l'on veut. Moi-même, je ne me suis pas immédiatement affranchi de toute contrainte. Au début de ma carrière, aux États-Unis, il y a plus de vingt ans, il m'a fallu cinq ans pour comprendre ce que je désirais. Je m'étais trompé de chemin. On m'a collé une image qui ne me correspondait pas. J'en ai souffert. Il faut alors être capable de prendre les rênes de sa vie. En 2005, j'ai choisi de ne plus jouer dans certains pays. Notamment aux États-Unis. Peut-être y retournerai-je. Mais, encore aujourd'hui, les gens me ramènent à cette période douloureuse en me parlant de ma transcription de *La Marche turque* de Mozart... Une mauvaise pièce de mauvais goût que je n'ai d'ailleurs jamais enregistrée. Je la déteste de toute la force de mon âme.

Vous avez fréquenté les plus grandes salles du monde. Quel regard portez-vous sur ces années passées?

Après vingt ans de carrière, vous connaissez les villes où vous vous produisez jusqu'à la forme des robinets des loges. Je suis entré dans la nostalgie mais j'aime ce sentiment. Notre mémoire est une richesse inaliénable. On peut perdre beaucoup de choses, mais pas son expérience.

Vous n'avez de cesse de rappeler que le travail fondamental au piano se fait dans la tête et non dans les doigts...

Si l'interprète n'a pas les sonorités qu'il recherche dans le cœur ou dans l'esprit, il ne les trouvera pas au piano. Ce que l'on joue n'est que le reflet de notre monde intérieur. On devine d'ailleurs beaucoup sur quelqu'un qui est au piano. Prenez le talent: il ne s'explique pas, ne s'apprend pas, mais se perçoit immédiatement.

Comment travaillez-vous?

Je peux rester des jours ou des mois sans toucher à mon piano. L'essentiel de mon travail se déroule loin du clavier car ce qui m'intéresse c'est l'idée de vivre avec la musique. Je ne cherche pas tant à me reposer qu'un état silencieux nécessaire à une vie intérieure. En me levant, les mélodies résonnent dans ma tête. Ces périodes de restructuration sont pourtant nécessaires. Quand je retourne au piano, j'ai l'impression de découvrir les morceaux pour la première fois. Et lorsque j'écoute mes vieux enregistrements, j'ai l'impression que ce n'est pas moi, que ce pianiste est mort il y a dix ans. Ce n'est pas tant une évolution qu'un changement continu.

S'il faut attendre de mûrir les œuvres dans son esprit, comment un interprète peut-il savoir qu'il est prêt à jouer?

Ah, on n'est jamais prêt! On peut seulement se rendre compte qu'il y a quelque chose à exprimer. Les jeunes pianistes font souvent l'erreur de se mettre à jouer des œuvres qu'ils n'ont pas mûries dans leur esprit. Certains morceaux que je joue depuis le début de ma vie ne sont pas encore prêts. Ma vie est trop courte pour une seule sonate de Schubert... Pensez à ce qu'il a composé après la mort de Beethoven en quelques mois (*les trois dernières sonates, le cycle de lieder du Voyage d'hiver, les deux Trio pour piano et cordes, NDLR*). C'est un miracle. Il faut travailler les morceaux en se souvenant de cela: dans cent ans, personne ne se souviendra des interprètes.

Qu'est-ce que cela signifie pour vous, la vie intérieure?

Elle se constitue avec toutes les expériences de la vie, positives comme négatives. Le temps nous change, comme l'eau travaille la pierre dans une rivière. La mentalité, la vision du monde se modifient constamment. La musique nous permet d'avoir des communications avec l'âme de personnes qui sont de l'autre côté. Le lieu où le compositeur nous emmène n'est pas accessible normalement à l'être humain: il est métaphysique. Ceux qui y ont accès sont alors les

plus heureux du monde: ils peuvent vivre toute leur vie avec, sans n'avoir rien besoin de plus.

Vous habitez à la montagne, dans un village. Le bourdonnement de la ville ne vous manque jamais?

J'ai déjà 47 ans, cela ne me manque plus. Mais j'aime descendre rejoindre la ville le soir, lorsqu'elle s'est assagie. Notre monde manque de silence. Les gens craignent la solitude. Ils croient qu'elle veut dire que les autres sont absents. Non, dans la solitude, il ne manque qu'une personne: soi-même.

En 2020 on fêtera les 250 ans de la naissance de Beethoven. Allez-vous vous replonger dans son répertoire?

Je n'aime pas avoir d'obligation, cela m'agace... Et je crois qu'une telle obsession peut faire du mal à la musique. Mais j'aimerais certes retourner à Beethoven. Il faut du temps pour cela!

Le 8 janvier, que ferez-vous avant le concert?

J'essaie de ne pas me fatiguer. Je passe plusieurs heures à préparer le piano, à choisir l'endroit où le positionner, pour comprendre ce qu'il donnera le soir. Mais je ne joue pas. Ensuite, j'ai besoin de silence.

Et après le récital?

C'est le vide. Ma vie est terminée. Chaque concert est une petite mort.